

Recherches sociographiques



La sociabilité familiale en basse-ville de Québec

Denys Delâge

Volume 28, Number 2-3, 1987

La famille

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056293ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056293ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delâge, D. (1987). La sociabilité familiale en basse-ville de Québec. *Recherches sociographiques*, 28(2-3), 295–316. <https://doi.org/10.7202/056293ar>

Article abstract

La Basse-Ville de Québec est un quartier traditionnel, où la parenté polarise toutes les relations sociales et où la démarcation entre les sexes est fondamentale. La communication passe par les femmes, les principaux échanges se tissent à propos des enfants, la fête et les vacances regroupent la parenté. Ce modèle de sociabilité matricentrique offre diverses variantes, où le facteur essentiel est la pauvreté en parenté. Les nombreux cas de familles monoparentales, à savoir : sans père, relèvent en majorité du même modèle, dans une situation économique plus précaire. Davantage que l'instabilité conjugale, la chute de la natalité condamne, à la prochaine génération, cette sociabilité des liens de sang. L'étude est basée sur soixante-douze entrevues auprès des parents d'enfants inscrits dans les écoles primaires.

LA SOCIABILITÉ FAMILIALE EN BASSE-VILLE DE QUÉBEC *

La basse-ville de Québec est un quartier traditionnel, où la parenté polarise toutes les relations sociales et où la démarcation entre les sexes est fondamentale. La communication passe par les femmes, les principaux échanges se tissent à propos des enfants, la fête et les vacances regroupent la parenté. Ce modèle de sociabilité matricentrique offre diverses variantes, où le facteur essentiel est la pauvreté en parenté. Les nombreux cas de familles monoparentales, à savoir : sans père, relèvent en majorité du même modèle, dans une situation économique plus précaire. Davantage que l'instabilité conjugale, la chute de la natalité condamne, à la prochaine génération, cette sociabilité des liens de sang.

L'étude est basée sur soixante-douze entrevues auprès des parents d'enfants inscrits dans les écoles primaires.

Dire que la basse-ville de Québec est un village en ville serait un euphémisme, car le quartier est à sa manière plus traditionnel que n'importe quel village. Malgré l'absence d'espaces verts et l'omniprésence de la brique, on s'y sent davantage « à la campagne » que dans la verte banlieue. Car il n'y a que la ville qui puisse permettre une telle concentration de personnes apparentées sur un territoire aussi restreint. Et la parenté polarise toutes les relations sociales, dans ce milieu. Elle s'impose comme un donné, une « nature », elle est porteuse d'individus qui vivent, en quelque sorte, dans un *ethos*. Tout le contraire des *status seekers*, chez qui priment la volonté de se démarquer individuellement et la sélection des relations sociales, dans une stratégie de transformation de son environnement social et d'amélioration de son statut.

En basse-ville, la démarcation entre les sexes est fondamentale. L'intérieur, le domestique, la communication, l'univers du sang sont féminins ; l'extérieur,

* Cette recherche a été réalisée en collaboration avec Andrée Fortin et Jean-Didier Dufour. Luc Lafontaine et Carole Plamondon ont fait les entrevues.

la production, le conflit, l'univers de l'économie de marché, tout cela est masculin. Les femmes ne dévalorisent pas leur sphère d'activités par rapport à celle de leur mari, car ces activités sont sources de sens et de pouvoir domestique. Quant aux hommes, dans la mesure où ils occupent une position sociale inférieure, ils se replient dans la famille. L'univers social est donc matricentrique.

La cellule familiale repose sur la rencontre, non pas de deux individus entiers et autonomes, mais plutôt sur celle de deux moitiés complémentaires, réunies pour faire des enfants. La famille et la parenté forment l'univers du don, dont les limites sont fixées par le sang et l'alliance matrimoniale. Hors du sang, c'est le domaine de l'étranger.

Les données d'ensemble

Nous avons conduit soixante-douze entrevues dans la basse-ville de Québec, auprès de parents rejoints à partir de leurs enfants inscrits dans les écoles primaires de l'endroit. Ces familles habitent les quartiers Saint-Sauveur et Saint-Roch, de même que le Cap-Blanc (paroisse Notre-Dame-de-la-Garde) et les abords récemment réaménagés de la rivière Saint-Charles. Saint-Sauveur et le Cap-Blanc sont les hauts lieux de la famille traditionnelle, tandis qu'à Saint-Roch, les ménages sont plus pauvres et la famille, plus souvent coupée de la parenté dans l'environnement immédiat. C'est là la trace sociale de la construction de l'autoroute Dufferin et de son corollaire, la démolition d'une grande partie du quartier. Les H.L.M. du Village de l'Anse sur les bords de la Saint-Charles sont culturellement proches de Saint-Roch, tandis que les condominiums et les logements coopératifs du nouveau secteur Ludovica forment une enclave aisée, avec une population instruite, polarisée par l'univers culturel des classes moyennes.

Nous avons rencontré cinquante et un couples, dont six reconstitués, et vingt et une familles monoparentales. Trois ménages regroupent trois générations : deux mères célibataires habitant chez leurs parents avec leurs frères et sœurs, et une grand-mère logeant chez sa fille remariée.

Toutes les familles monoparentales ont une femme pour chef de ménage, dont une seule (cohabitant avec ses parents) a un travail salarié ; les autres sont donc ménagères vivant de l'assistance sociale, sauf une qui est au chômage. Deux autres offrent un service de garderie à la maison pour gagner un peu d'argent.

Le portrait des couples se caractérise par un homme pourvoyeur et une femme ménagère. Les emplois sont peu spécialisés et renvoient à des tâches d'exécution dans la production et surtout dans les services. La basse-ville n'est plus une agglomération ouvrière, le secteur secondaire (cuir, chaussure, textile) ayant presque entièrement disparu. On ne compte dans nos entrevues que huit

manœuvres et opérateurs et cinq ouvriers spécialisés, contre vingt petits cols blancs (commis, fonctionnaires, vendeurs), et quelques livreurs ou petits commerçants. Nous n'avons rencontré qu'un seul professionnel. Hors du marché du travail, nous comptons cinq chômeurs, deux étudiants, un assisté social et un homme à la retraite. Ces cinquante et un hommes ont pour épouses quarante ménagères, dont cinq retirent les prestations de chômage, deux travailleuses à temps partiel et neuf à temps plein hors du foyer (secrétaire, commis de bureau, employée dans la restauration, préposée à l'entretien, couturière, pâtissière).

Les hommes sont légèrement plus instruits, avec une moyenne de 10.1 ans de scolarité, contre 9.6 pour les femmes. Ils sont surreprésentés aux extrêmes : plus nombreux à n'avoir pas dépassé la 7^e année (onze, pour huit femmes) et plus nombreux à avoir complété un cours universitaire (trois, pour une femme). Dans les couples les moins scolarisés, on observe généralement un niveau d'instruction supérieur chez les femmes.

Les familles comptent en moyenne 2.3 enfants, soit 2 dans les familles monoparentales et 2.4 pour les couples. C'est dire que, contrairement à l'ensemble du Québec, cette communauté tend à assurer sa reproduction.¹ Par contre, ces mères sont issues de familles qui comptaient en moyenne 5.9 enfants ; leur descendance actuelle ne représente donc que 39% de celle des grands-mères. Il y a d'ailleurs un lien entre la fécondité de ces grands-mères et la position sociale de leurs enfants : la probabilité d'habiter un quartier populaire n'est-elle pas plus grande pour les enfants des familles nombreuses ?

La basse-ville est un quartier de locataires principalement, comme le sont quarante-quatre de nos ménages, dont treize dans les H.L.M. Notre échantillon compte aussi quatorze résidents de coopératives, mais parce que nous avons délibérément surreprésenté cette catégorie ; le logement coopératif n'occupe pas une si grande place dans la réalité. Enfin, quatorze familles sont propriétaires de leur maison. Elles disposent en moyenne de 5.7 pièces, soit une de plus que les autres catégories. Un ménage sur deux possède une automobile, la proportion n'étant que de un sur quatre dans les H.L.M. ; aucun ménage monoparental n'est motorisé.

S'il peut apparaître à première vue que les modèles familiaux ont été bouleversés en basse-ville comme ailleurs par la montée des divorces et de la monoparentalité, les formes traditionnelles de rapports sociaux y demeurent inchangées. La grande majorité des familles biparentales et toutes les monoparentales que nous avons rencontrées relèvent du modèle traditionnel matricentrique. On trouve beaucoup plus rarement (quatre cas) des familles que nous appellerons

1. Nous n'avons interrogé que des mères d'enfants d'école. Calculé sur l'ensemble du quartier, le taux de fécondité serait évidemment plus faible. Notre moyenne de 2.3 indique néanmoins une résistance de la famille de trois enfants.

« modernes » et qui se caractérisent par une division moins stricte des fonctions masculines et féminines, et par le débordement des liens de sang dans la constitution des réseaux sociaux. Six autres cas présentent une forme transitoire.

Cinquante-huit de nos répondants étaient des femmes, à savoir nos vingt et une mères monoparentales et trente-sept des cinquante et une épouses. Les quatorze autres informateurs étaient, à part égales, des hommes et des couples. La plus grande participation des femmes tient à la disponibilité des ménagères, mais aussi à la féminité qui caractérise la communication. Les entrevues de couples sont indicatrices à cet égard : à une exception près, la contribution du mari s'est limitée à commenter ou compléter l'information livrée par son épouse. Pour toute l'information portant sur les réseaux, les femmes se sont toujours avérées de meilleurs informateurs, non seulement pour leur propre parenté mais aussi pour celle de leur mari. À plusieurs reprises, dans les familles nombreuses, a-t-on vu la mère et la fille démêler les liens, préciser des dates ; nous n'avons rencontré aucun père qui débâte de telles questions avec son fils.

Les femmes s'identifient presque toujours par le nom de leur mari. Deux fois sur trois, elles utilisent leur prénom, tandis qu'un tiers joignent à madame les noms et prénom du mari. Les personnes interviewées nous informent spontanément des cas d'adoption. Cela peut s'expliquer par la nécessité de justifier la taille réduite d'une famille : si tels grands-parents n'ont eu qu'un enfant c'est qu'ils « ne pouvaient pas en avoir », aussi ont-ils pris un enfant « en élève ». Cela peut s'expliquer aussi par l'importance des liens du sang dans les rapports sociaux, donc par l'obligation d'en repérer les dérogations. Enfin, cela doit marquer aussi le malheur qu'il y a à ne pas avoir de parenté. C'est pourquoi on dira de ce mari, enfant unique, qu'« étant seul, ses beaux-frères sont quasiment ses frères ».

I. LA FAMILLE TRADITIONNELLE

Parmi nos cinquante et un couples, quarante et un correspondent au modèle central de la famille traditionnelle intégrée au réseau de parenté. Dans vingt-neuf cas, les enfants de ces couples ont au moins un grand-parent qui habite à proximité et, dans trente cas, au moins un oncle ou une tante, et généralement plusieurs. Seulement sept de ces familles n'ont pas de parents à proximité, dont cinq n'en ont pas en basse-ville. Si l'on définit la patrilocalité (ou matrilocalité) en fonction de l'un des deux critères suivants : la paroisse d'origine ou la résidence à proximité des grands-parents, les résultats vont dans le même sens : 9 familles sont à la fois patrilocales et matrilocales, 11 sont patrilocales, 14 sont matrilocales et 7 ne sont ni l'un ni l'autre. Ces chiffres révèlent l'importance de la proximité de la parenté comme critère de choix d'un lieu de résidence, encore qu'ils sous-estiment le phénomène, puisque nous avons retenu la paroisse comme unité de référence ; en élargissant notre critère à

l'entité sociale de la basse-ville, nous aurions dégagé un poids plus grand de la parenté dans le choix d'un lieu de résidence.

On habite le quartier sans qu'il soit nécessaire de se justifier, sans non plus imaginer déménager, et les comparaisons avec ailleurs sont rares. Parfois on est sorti, puis revenu, alors on se justifie :

« Le quartier ici, c'est tout comme ça, ça se tient. À Neufchâtel, c'est pas pareil. Moi, j'aime bien ici. C'est mieux ici, c'est pas froid comme leur petit terrain, leur petite pelouse. Ça se parle pas là-bas. C'est plus chaleureux ici. Ça me fait penser d'où je viens [mon village natal]. C'est drôle : on est tout collé, c'est ville, il y a pas d'espace, mais ça me fait plus penser à là d'où je viens que Neufchâtel et la banlieue. Là, tout le monde s'occupe chacun de sa petite affaire. Ici, on ne voit pas le monde s'ambitionner. C'est plus porté sur les valeurs humaines que sur les chars et les piscines. Ça dépend des goûts... moi, j'aime ça ici. »

Qu'est-ce qui est donc comme la campagne en basse-ville ? Cette dame occupe ici un huit pièces, elle a dans le proche voisinage une belle-sœur, un beau-frère et une sœur qu'elle voit tous les jours.

a) *La sociabilité des femmes*

Les familles traditionnelles se construisent par un réseau de relations sociales centré sur les parents. Dans tous les cas, les personnes avec lesquelles on entre en contact et auxquelles on tient le plus font partie de la parenté. Toute la parenté n'habite évidemment pas le quartier, mais le réseau se tisse autour de ceux qui vivent à proximité, c'est-à-dire à distance de marche.

C'est à partir des femmes que se tissent les relations sociales. La communication passe par les grands-mères, mères, filles, sœurs, belles-sœurs, jamais par les grands-pères, pères, fils, frères et beaux-frères. Le noyau de base regroupe autour d'une femme sa mère, une sœur ou une belle-sœur et une amie de femme, qui peut ou non faire partie de la parenté.

Toutes les femmes sauf une sont des ménagères, et ce rôle va de soi sans qu'il soit nécessaire de le justifier. Telle pourra dire toutefois qu'elle a arrêté de travailler pour mieux s'occuper des devoirs des enfants. Si deux de ces ménagères retirent des prestations de chômage et donc sont officiellement à la recherche d'emploi, elles ne sont pas réellement dans l'attente d'un travail salarié. Celui-ci relève des fonctions du mari, défini comme pourvoyeur. À quelques reprises, ces femmes vont plaindre leurs sœurs ou belles-sœurs qui, mariées, sont obligées de travailler et n'ont plus « le temps de rien faire ». On perçoit donc le travail salarié comme une obligation, une contrainte qui entre en contradiction avec le rôle de la mère à l'égard de ses enfants et qui réduit les possibilités de communication et d'échange avec le réseau parental. S'il le faut, on préférera travailler à temps partiel, ou encore gagner un petit revenu d'appoint en gardant des enfants à la maison, mettant ainsi à profit ses talents de mère de famille.

Ces femmes-ménagères sont au cœur d'un réseau intense de communication et d'échange ; c'est par elles que circulent informations, biens et services. Si l'on communique en se visitant presque quotidiennement, c'est surtout grâce au téléphone que l'on maintient le contact. Le téléphone est un instrument strictement féminin : toutes les femmes l'utilisent fréquemment tandis que leurs maris ne l'utilisent jamais. La norme, c'est le téléphone quotidien entre la grand-mère et sa fille, mais aussi entre la grand-mère et sa bru, de même qu'entre sœurs, belles-sœurs et amies de femmes. On ne téléphone pas d'abord à des fins instrumentales, mais essentiellement pour échanger. La grand-mère consacre davantage de temps à faire circuler les nouvelles ; elle ne dispose cependant pas de toute l'information car il arrive aux filles et aux bruses de filtrer les mauvaises nouvelles pour la « ménager ». Lorsque la grand-mère habite près, la visite quotidienne peut remplacer le téléphone. Bien qu'également activité féminine, la communication écrite est néanmoins exceptionnelle : on lui préfère l'interurbain, auquel on peut exceptionnellement avoir recours sur une base régulière, que ce soit hebdomadairement ou mensuellement, avec des proches parents. Le téléphone s'inscrit donc dans une culture orale et, à cet égard, il est certain que l'introduction de frais à chaque appel constituerait une agression majeure à la communication en milieu populaire.

Si le logement du couple des grands-parents centralise les rencontres de frères et de sœurs, c'est de maison ou de logement maternel dont il faut parler. En effet, même si les deux grands-parents sont vivants, on dira toujours que l'on va chez la grand-mère, et seule une sous-question posée par l'interviewer révélera la présence du grand-père. De même, une grand-mère dira que sa bru (et non son fils) habite en haut. Lorsque la grand-mère précède son époux dans la mort, on dira que ce n'est plus la même chose, que le grand-père ne peut pas attirer toute la « gang » chez lui. C'est une des filles mariées qui prendra alors la relève et dont le logement deviendra le principal lieu de rendez-vous.

b) *L'échange*

Le même service qu'on demanderait à la voisine, dans d'autres quartiers, ici on le demande à un parent puisqu'il y en a tout autour. C'est à propos des enfants que se tissent les principaux échanges : d'abord les relevailles, puis le linge et le gardiennage. Le linge d'enfants est dispendieux et ceux-ci poussent plus vite que celui-là ne s'use ; faire garder les enfants coûte cher et s'avère parfois difficile. Le recours à la parenté permet donc d'échapper à l'économie de marché ; cependant, c'est l'aspect symbolique qui prime : l'échange porte principalement sur des biens et services reliés aux enfants, il resserre les liens entre les générations et symbolise la parenté. Ici, il n'est jamais question d'argent ; on ne peut imaginer ni payer la belle-sœur pour le linge de ses plus vieux ni payer la grand-mère qui garde les petits-enfants. Les liens du sang refoulent entièrement les rapports de marché.

L'échange prend aussi toutes sortes d'autres formes et représente un apport non négligeable à l'économie familiale. Il comporte certes les nombreux services domestiques telles la couture, la réparation d'appareils ménagers, la rénovation, mais également une gamme extrêmement variée de services de toutes sortes : les conseils concernant l'impôt ou l'emprunt de tel oncle gérant, les maisons que frères et beaux-frères « montent » à tour de rôle à même les fins de semaine et quelques journées de vacances. Si les hommes participent fréquemment à ces activités d'entraide, les demandes sont toutefois canalisées par les femmes.

L'aide financière est une question beaucoup plus délicate. D'abord, parce que l'échange dans la parenté répond à la logique du don et du contre-don plutôt qu'aux préceptes de l'économie de marché. On dira qu'on refuse de se faire payer, qu'il « ne doit pas toujours y avoir un signe de piastre au bout, en tout cas, pas dans la famille ». D'un autre côté, comment traiter de l'argent, marchandise repoussée hors des liens du sang et à la fois indispensable ? On aborde toujours la question avec précaution : « ça peut semer la chicane », et l'on confie généralement l'opération à la femme, qui en parlera à la personne la « plus sûre » : sa mère. Le besoin l'emportant souvent sur la peur de voir les parents venir mettre leur nez dans ses affaires, les exemples de dépannage financier, de prêt hypothécaire à des taux privilégiés, d'endossement, sont nombreux (une famille sur deux). Par contre, les grosses chicanes « d'argent » tournent autour de l'héritage. C'est habituellement qu'il y a eu querelle d'héritage lorsque frères et sœurs cessent de se voir, et ces querelles donnent lieu à des ruptures définitives.

Confidences et conseils prodigués ou reçus relèvent aussi de l'échange. Ici encore, dans ces familles traditionnelles, et la parenté et le réseau des femmes priment. L'univers des confidences est principalement féminin. Sans être restreint à l'ascendance de la mère, la proximité de la grand-mère avec sa fille est plus grande qu'avec sa bru. De même, les belles-sœurs peuvent être très proches, mais quand il s'agira de confidences « délicates » d'ordre conjugal, une femme choisira l'épouse de son frère ou celle du frère du mari, rarement la sœur du mari. Enfin, la proximité affective des sœurs est nettement plus grande que celle des belles-sœurs, plus grande également que celle des frères.

Pour les questions financières, on fait appel aux parents (7 cas) ou au conjoint (4 cas) plus souvent qu'au gérant de caisse (5 cas) ou qu'aux amis (4 cas). Au plan conjugal, on fera plus souvent appel à la parenté (7 cas) qu'on ne discutera avec son conjoint (3 cas), mais l'on préférera souvent (9 cas) sortir en « terrain neutre » et faire appel à un prêtre, à un docteur, au Renouement conjugal ou encore à un professionnel du C.L.S.C. C'est dans le domaine scolaire que les professionnels (professeurs, psychologues, travailleurs sociaux, etc.) déclassent la parenté. On fait appel aux premiers 22 fois contre 11 pour des parents et 2 fois seulement pour le conjoint.

c) Les rencontres

Tout au long de l'année, la parenté polarise les rapports sociaux. On reçoit et on est reçu par les parents. On dira qu'on voit beaucoup les parents, qu'on ne s'ennuie pas, ou encore qu'« on n'a pas d'amis, c'est la famille ». Cela n'implique pas que tous les membres occupent une place égale. On voit plus fréquemment et on est habituellement davantage attaché aux parents qui habitent à proximité. Les associations sont toujours sélectives. Dans aucune famille voit-on aussi souvent et est-on attaché également à tous les frères et à toutes les sœurs des époux. Il n'y a pas que la distance physique qui joue, il y a aussi la distance culturelle et les deux se cumulent souvent. Les personnes apparentées n'ont pas nécessairement les mêmes goûts, les mêmes manières, le même langage. On se voit alors moins souvent, voire pas du tout. À cet égard, il arrive que la frontière entre la haute-ville et la basse-ville soit étanche.

S'il est vrai que les familles tendent à équilibrer leurs rencontres avec la parenté des deux côtés, il n'en va pas ainsi lorsque l'un des partenaires du couple est issu d'une très petite famille (un ou deux enfants), tandis que l'autre vient d'une famille nombreuse pouvant compter huit à douze enfants. Dans ce cas, les relations sociales du conjoint « pauvre en parenté » sont aspirées par la parenté nombreuse du partenaire.

À l'occasion des fêtes de Noël et du Nouvel An, tous les parents se revoient, c'est-à-dire tous les descendants des couples des grands-parents, car rarement y inclut-on, sauf sur un mode exceptionnel, la parenté élargie. On visite en alternance l'un et l'autre côté et ces rencontres ont lieu chez les grands-parents ou encore chez l'un des enfants dont la maison est plus grande, mais généralement chez une des filles. Si les pères de famille ne donnent guère plus la bénédiction, la coutume se maintient là où il y a au moins un grand-père. La fête de Pâques n'a pas la même importance que celle de Noël ; elle ne donne pas toujours lieu à des rencontres de famille et ces rencontres regroupent aussi moins de personnes.

La plupart des familles passent leurs vacances d'été avec de la parenté. Un chalet donne habituellement lieu à de nombreuses rencontres. Bien qu'une seule de nos familles soit propriétaire d'un chalet, le tiers ont accès, grâce à la parenté, à une roulotte ou à un chalet, voire à une piscine d'une maison de banlieue. À quelques reprises, nous retrouvons le modèle d'un chalet entouré des tentes-roulottes et roulottes des frères et sœurs. Nos répondants parlent du chalet sur le mode de la rencontre, de la convivialité. Il n'est que rarement question de la nature, du site, et le séjour à la campagne ne renvoie jamais à la quête de la « sauvagerie » ou de la solitude ; tout au contraire, l'on y cherche la compagnie, les visites, le jeu de cartes, les baignades. Il en est de même pour le sport, qui ne se pratique pas sur le mode de la performance individuelle mais de la rencontre collective pour « avoir du fun ensemble ». Ce sont les quilles qui viennent en tête avec dix familles. La pratique de ce sport permet de rencontrer hebdomadairement

des membres de la parenté immédiate et élargie et de nombreux amis d'enfance. Les quilles permettent donc de garder contact avec les gens qu'on ne pourrait voir dans les activités de famille. À un moindre degré, le baseball joue un rôle similaire, l'été, pour les hommes cette fois. Il n'est pas fréquemment fait mention du bingo. Cela tiendrait-il au fait que nos interviewées sont dans la trentaine, donc un peu plus jeunes que la clientèle habituelle du bingo ?

On s'occupe beaucoup des enfants, que l'on accompagne dans des activités de loisirs organisés. On accorde la plus grande importance à vivre avec les enfants et à les suivre dans toutes ces activités pour lesquelles pères et mères manifestent le même intérêt et la même assiduité. Contrairement aux quartiers de la haute-ville, où les parents conçoivent comme un fardeau leur assistance aux matchs de hockey et de baseball de leurs enfants, les parents de la basse-ville décrivent cette activité comme un loisir. Peut-être se la représentent-ils comme une reconstitution de la cellule familiale à l'extérieur du foyer ? Les parents manifestent de la réprobation à l'égard de ceux qui « n'ont pas le temps de suivre leurs enfants » et insistent sur la nécessité d'encourager les jeunes : on inscrit les garçons dans les ligues municipales de baseball et de hockey et les filles au patinage artistique et à la danse, l'un et l'autre sexe, en natation. À l'été, les activités de loisirs des patros suscitent la participation de nombreux garçons et filles. Dans cinq familles, les enfants font partie des scouts ou des jeannettes. L'essentiel du temps de loisir des enfants passe toutefois à des activités libres, essentiellement à jouer avec d'autres enfants et à regarder la télévision.

Apparaissent comme autres loisirs des parents : le tricot, la lecture, la bicyclette avec les enfants, la motoneige, la danse et, une fois, le ski. Enfin, quand l'espace le permet, le petit jardin avec ses tomates. Cela donne lieu à des concours entre voisins ou beaux-frères. Au premier rang des loisirs en termes d'heures qu'on y consacre, il faut mettre la télévision, qui a complètement déclassé le jeu de cartes. Pendant les entrevues, on la laissait fréquemment ouverte. On regarde la télévision en famille ; outre le plaisir que procure la programmation, elle s'intègre dans la culture populaire par le regroupement familial qu'elle permet.

Les anniversaires sont aussi occasion de rencontre. Ceux des grands-parents donnent lieu à des réunions de toute la famille, soit dans leur demeure, soit chez l'un de leurs enfants (plutôt une fille) et plus rarement au restaurant. Si l'anniversaire des grands-parents est presque toujours fêté, celui des parents ne l'est pas si souvent (une famille sur deux) et donne lieu à des regroupements de moindre importance. Certains époux n'accordent que peu d'importance à leur anniversaire de naissance réciproque, pour célébrer plutôt l'anniversaire du mariage, signifiant probablement ainsi le primat du couple sur les individus.

Les anniversaires d'enfants sont toujours soulignés. L'événement peut se limiter à la famille nucléaire (9 cas) mais on l'élargira le plus souvent à la parenté

(21 cas : grands-parents, parrains, marraines, oncles, tantes, cousins, cousines). Si dans treize cas l'on invitera des amis du jubilaire en même temps que des personnes apparentées, par contre, dans dix cas, il s'agira exclusivement d'une fête regroupant des petits amis. L'anniversaire des enfants célèbre donc tout autant, sinon davantage, l'appartenance à un réseau de parenté qu'à un groupe d'amis.

Le choix des parrains et marraines est d'une importance symbolique centrale pour marquer l'appartenance des enfants au système de parenté. Les enfants sont toujours baptisés et ont des parrains et marraines qui sont toujours choisis à l'intérieur de la parenté, à l'exception d'un seul enfant qui a pour marraine l'amie d'études de sa mère. Dans toutes les familles ayant deux enfants ou davantage, on a choisi les parrains et marraines des deux côtés de la parenté, signifiant ainsi que les deux souches se fondent en une et que l'on ne favorise pas davantage un côté que l'autre.

Les enfants ne portent pas les prénoms des parents et ils n'en ont habituellement qu'un seul, à l'exception de Jean-François, utilisé comme tel par les parents mais transformé en Jeff par les copains. Les prénoms ne symbolisent donc plus la filiation. Ils ne symbolisent pas non plus l'appartenance familiale, comme cela a pu être le cas dans deux familles de la génération des parents. En effet, dans l'une, sans être jumeaux, plusieurs frères et sœurs partagent le même prénom au masculin et au féminin (Justin, Justine, Louis, Louise, etc.). Dans une autre famille, les dix-neuf enfants portent un prénom commençant par la lettre A, en l'honneur des parents dont les prénoms débutent également par A. Contrairement aux parents, dont tous les prénoms sont francophones, plusieurs enfants portent un prénom anglophone. Les deux plus courants sont Steeve et Nancy, et il est plus fréquent que le prénom anglophone concerne un garçon : Luke, Bobby, Jimmy. Des prénoms tels que Pierre-Alexandre, Charles-Philippe, Annabelle ou Marie-Sandrine, qui sont l'indice certain d'une appartenance culturelle autre, sont inexistantes dans nos familles de la basse-ville.

d) *Le réseau hors parenté*

La parenté l'emporte toujours sur les amis, tant pour l'intensité du lien affectif que pour la fréquence des rencontres. Mais la femme a toujours au moins une amie : une amie de fille, une amie de femme, selon que le lien amical s'est noué avant ou après le mariage. Ces amies se téléphonent régulièrement, se visitent, sortent magasiner, prennent souvent un café ensemble, bref elles se voient entre femmes mais aussi occasionnellement en couples. L'épouse présente les couples à son mari. On dira alors que « les femmes s'entendent à merveille, parlent beaucoup, tandis que les hommes s'adonnent pour écouter le hockey ».

Les hommes n'ont pas toujours d'amis. Ils les ont souvent perdus en se mariant. Pour un homme, se marier, dans le modèle traditionnel, c'est lâcher

« sa gang », et entrer dans le réseau du sang : les beaux-frères, les belles-sœurs, les frères... Et, bien que plus rare, l'enterrement de vie de garçon, qui n'a pas disparu, renvoie à cette réalité. On dira ainsi qu'on voit peu souvent tel frère du mari parce qu'il n'est pas encore marié. La norme c'est qu'un homme n'ait pas d'ami, comme si était interdite une relation affective qui soit à la fois entre hommes et hors des liens du sang. La langue rend d'ailleurs compte de cette réalité puisque, tandis que les femmes ont des amies, les hommes ont plutôt des « chums », expression qui marque le compagnonnage, la camaraderie, la « gang » plutôt que la dyade affective confidentielle. Lorsqu'un homme a un « chum », c'est normalement qu'il a lui-même peu ou pas de frères et sœurs, bref qu'il est pauvre en parenté. Le chum sera généralement un ami d'enfance, occasionnellement un ami d'association (syndicat, groupe de loisirs), exceptionnellement un ami de travail. Les hommes reçoivent plus rarement leurs amis que les femmes ne le font. Ils ne visiteront pas chez lui un ami célibataire, qui viendra plutôt dans le foyer du couple. Est-ce parce qu'on ne saurait pas ce que pourraient faire deux hommes seuls ? Pour les hommes, on ne distingue pas la relation d'amitié selon qu'elle remonte à avant ou après le mariage. Il n'y a pas d'équivalent masculin à l'amie de fille et à l'amie de femme. Enfin, s'il n'y a guère de place pour les amis de couple dans le modèle traditionnel, lorsqu'il y en a, ce sont les femmes qui gèrent les rencontres.

On connaît habituellement très bien les voisins puisqu'un des deux membres du couple est fréquemment né dans le quartier. On ne peut donc marcher sur la rue sans rencontrer des connaissances dont l'origine remonte à la petite école. Aussi parle-t-on beaucoup aux voisins. Cependant, on insiste pour dire qu'il ne sont pas des amis. On ne voisine pas les voisins. On n'entre pas chez eux non plus, encore moins ira-t-on y manger : cela serait mal vu, ça ne se fait pas. Ça donnerait lieu, dit-on, à du commérage. On se protège donc des voisins. Ils sont de l'autre côté de la barrière du sang. Une exception toutefois : une voisine peut être une amie de femme, les deux femmes peuvent prendre un café chez l'une ou l'autre, mais le cercle ne s'étendra jamais aux familles respectives. Les maris ne voisinent pas et seuls les enfants entrent dans les maisons du voisinage pour jouer avec d'autres enfants. Ce sont donc les liens de parenté qui détermineront avec qui s'établiront les relations sociales privilégiées dans le quartier. S'il y a suffisamment de parents dans le voisinage, on n'aura pas besoin des voisins.

La participation à des associations constitue l'exception plutôt que la norme. L'absence de participation est d'ailleurs généralement associée à une forte polarisation autour de la parenté. Les associations dont on est membre sont tout d'abord celles qui se situent dans le prolongement du rôle parental : comité d'école, parents-secours, groupe scout, comité de loisirs pour les jeunes (paroisse, patro, municipalité). Ce peut être aussi des regroupements religieux, comme les charismatiques. Si les parents membres de ces associations forment généralement des familles traditionnelles, elles diffèrent néanmoins de celles qui

sont exclues de tout *membership associatif*. Elles sont généralement moins centrées sur la mère, c'est dire que le père n'est pas exclu, que le couple a davantage d'importance ; et bien que la parenté qui habite le voisinage continue d'occuper une grande place dans les réseaux, les amis prennent de l'importance. La participation à des associations se limite donc à l'univers de la paroisse et des enfants. L'appartenance à des associations politiques (Parti libéral, Parti québécois, Rassemblement populaire, Parti civique, syndicat de travailleurs) est un indice certain d'une distanciation par rapport au modèle traditionnel. Aucune des familles traditionnelles du quartier n'est reliée aux associations ou aux groupes dits « populaires ».

II. VARIANTES ET MUTATIONS

a) *Le « pôle clan » et le « pôle famille »*

Si les rapports de parenté priment toujours dans la famille traditionnelle, tant pour la fréquence que pour l'intensité des relations, on peut néanmoins repérer des différences par rapport au modèle type que nous venons de peindre. Il existe un modèle davantage traditionnel, où le « clan » occupe une importance relative plus grande, au point de sembler déloger la famille nucléaire comme principal pôle d'appartenance. Au « clan » correspond l'omniprésence de la parenté. Omniprésence physique d'abord : les parents sont distribués tout autour dans le proche voisinage et il s'agit idéalement de la parenté des deux côtés. Les parents vous diront qu'ils ne sortent pas sans les enfants, et qu'il n'y a pas d'activités hors la parenté. C'est dire que la famille plutôt que le couple apparaît être aux parents le principal pôle d'appartenance ; c'est dire également que la famille n'existe pas en dehors de la parenté, y compris de la parenté élargie. Non seulement toute la sociabilité s'inscrit-elle dans les liens du sang et de l'alliance mais encore continue-t-on d'y activer les relations avec des personnes plus faiblement apparentées. Telle tante célèbre l'anniversaire d'une vingtaine de neveux, tel couple reçoit tous les jours de la visite d'une grand-tante, et occasionnellement celle d'une autre des « États ».

Le réseau de support est ici à la mesure de l'intensité des relations dans la parenté. On dira qu'on n'échange des services « qu'avec des parents seulement ». En somme, il y a tant de parents autour qu'on les rencontre même en-dehors des réunions de famille, à l'occasion des loisirs des enfants par exemple.

À la maison, les loisirs sont consacrés à la télévision principalement ; aux cartes aussi. Les femmes sont ménagères, les hommes travaillent, mais les liens noués au travail n'interpénètrent jamais la famille. Les sorties servent à visiter la parenté, et le chalet constitue, l'été, le haut lieu de rendez-vous. Il n'y a pas d'amis. Le réseau d'entraide, qui est énorme et qui couvre autant les biens matériels que les confidences et les conseils, repose sur le réseau de communication des ménagères.

Les familles traditionnelles où le « clan » a moins d'importance le sont en quelque sorte par défaut : ce sont généralement celles qui comptent moins de parents à proximité. On y voit les amis gagner en importance, mais on les intègre sur le mode de la parenté : telle amie de femme sera « comme une vraie sœur ». Bien que les réjouissances de Noël et du Jour de l'An demeurent des retrouvailles du sang, vacances et anniversaires cessent d'être associés exclusivement à la parenté. Les conseils débordent aussi la famille, bien qu'on y fasse toujours appel. On suivra des cours de relations humaines, on participera à des programmes d'animation au C.L.S.C., on participera à des comités de parents, et les hommes ne seront pas aussi systématiquement exclus de l'univers domestique. L'unité de base ne sera pas pour autant le couple mais la famille ; c'est pourquoi, fréquemment, mari et femme s'appelleront papa et maman.

b) *La parenté absente*

Habiter la basse-ville sans y avoir de parents c'est, dans le modèle traditionnel, être particulièrement isolé. On connaît certes tous les voisins mais ceux-ci ne se visitent qu'entre parents. Nous avons rencontré une famille, dans la paroisse de Notre-Dame-de-la-Garde, qui illustre parfaitement cette situation. C'est la paroisse de la basse-ville où l'apparentement entre résidents est le plus poussé. Voici donc un couple qui habite cette paroisse depuis plus de vingt ans. Tous deux originaires de la Beauce, les époux y ont chacun onze et quatorze frères et sœurs, mais ils sont seuls à Québec. Sans automobile, ils ne peuvent visiter régulièrement leur parenté ; aussi la famille vit-elle repliée sur elle-même : « on parle au monde, puis c'est tout ; on se mêle de nos affaires ». Si la femme a deux voisines pour amies de femme, l'homme n'a pas d'amis. Leur solution pour reproduire la sociabilité populaire consiste à attendre de passer à l'étape ultérieure du cycle de vie, où ils seront grands-parents. Ils reproduiront alors avec leurs cinq enfants le modèle traditionnel. Deux autres familles de notre échantillon ont opté pour cette solution. Elles ont également quatre et cinq enfants et misent alors sur leur capital démographique. Entre-temps, les enfants amènent beaucoup d'amis à la maison, les plus vieux, leur « blonde » ou leurs « chums ». Il s'agit de trois familles où l'on valorise beaucoup les activités avec les enfants. Les portes de la maison sont ouvertes, dira-t-on, la maison est un peu un hôtel. La première stratégie consiste donc à ouvrir les portes aux amis des enfants et à miser sur une phase subséquente du cycle de vie pour reproduire le modèle traditionnel.

Une deuxième solution consiste à déménager pour se rapprocher de son réseau parental. Lorsque l'on quitte la basse-ville pour d'autres quartiers urbains de Québec (Ville-Vanier, Limoilou) ou pour les banlieues (Duberger, Les Saules, Val-Bélaïr), c'est généralement pour y retrouver des ménages apparentés. Une seule famille dans notre échantillon manifestait l'intention de

déménager. Dans l'ensemble, l'aire de dispersion des frères et sœurs des personnes interviewées laisse apparaître de nombreux regroupements. Notons au passage que la démarcation de la haute-ville et de la basse-ville se poursuit dans la banlieue. En effet, on ne migre que très exceptionnellement de la basse-ville aux banlieues de Sainte-Foy et Sillery, qui prolongent la haute-ville.

Une troisième solution consiste à maintenir les réseaux de relations malgré l'éloignement. Il faut alors disposer d'une automobile et avoir recours à l'interurbain. Cette solution implique des coûts prohibitifs pour la plupart des familles. Aussi, bien que quelques-unes y aient partiellement recours, une seule s'est engagée fermement sur cette voie.

La solution la plus fréquente (quatre cas) consiste à « fabriquer » de la parenté. On se tournera d'abord du côté de la parenté élargie pour transformer symboliquement en proches parents des personnes objectivement liées au troisième ou au quatrième degré. Ou on débordera de la frontière du sang et de l'alliance pour aller y chercher des « étrangers » que l'on considérera comme de vrais parents. Dans deux familles, l'épouse considère comme une « vraie sœur » une cousine voisine. Dans une autre, on crée un bassin de relations parentales avec des cousins et des cousines ; ainsi seront-ils une vingtaine à faire l'excursion du Tortillard. Les autres exemples concernent la transformation de personnes non apparentées en parents. Cela concerne d'abord la gardienne des enfants, qui n'est jamais désignée sous ce vocable : car alors, pour travailler, la mère aurait confié ses enfants à une « étrangère ». Pour ne pas être perçue comme « mauvaise », la mère dira qu'elle élève ses enfants avec sa « sœur » ou sa « tante », alors qu'il s'agit en fait de gardiennes, à l'origine une amie de fille ou une amie de femme de la grand-mère. Une famille isolée de la parenté s'est fait des « sœurs adoptées » aux soirées de prières d'un groupe charismatique et, enfin, trois se sont fabriqués des frères et des sœurs avec les membres de leur coopérative d'habitation. Le comportement de ces familles avec ces co-résidents est tout à fait analogue à celui qu'ils auraient avec de vrais parents. Les femmes se rendent visite comme des sœurs et des belles-sœurs, un réseau d'échange s'organise (linge d'enfants, gardiennage, réparations etc.). On pourra manger ensemble dehors et on ira jusqu'à s'inviter à Noël. C'est dire qu'en s'appropriant la coopérative d'habitation sur le mode symbolique de la parenté, ces familles franchissent objectivement la barrière du sang. Cette transition s'accompagne d'une participation à des organismes paroissiaux et extra-paroissiaux (ACEF, C.L.S.C.).

Bien qu'ayant des parents proches, cinq familles ne les voient pas à la suite d'une chicane autour d'un décès ou d'un divorce. Et la parenté n'accepte pas nécessairement le « nouvel ami » qui remplace l'ex-conjoint. L'homme avec qui on n'est pas mariée, avec qui on n'a pas d'enfants et qui de surcroît ne travaille pas, ne peut pas être considéré comme un « mari », il ne peut donc y avoir fusion des deux parentés. Ainsi, telle ménagère ne connaîtra pas tous les membres de la famille de son compagnon et son réseau s'organisera exclusivement dans sa

propre parenté. Deux ménagères en rupture avec leur parenté se réajustent sur le mode des familles coupées géographiquement de celle-ci : attente que grandissent les enfants pour reproduire le modèle et transformation de coopérateurs de l'habitation en « frères et sœurs ».

Trois familles vivent complètement isolées et repliées sur elles-mêmes. La vie dans un H.L.M., pour deux de celles-ci, ne permet pas de s'y rapprocher des voisins. On parle de solitude, de dépression et de pauvreté. Les familles traditionnelles inscrites dans un réseau de parenté ne se perçoivent pas comme pauvres, même lorsqu'elles n'habitent qu'un quatre pièces pour loger la grand-mère, les parents et les deux enfants, à la limite même lorsque le père est sans travail. La pauvreté apparaît avec l'isolement et la rupture des liens de parenté. Le téléphone ne sonne plus à tout moment, il n'y a plus de visites imprévisibles, on est dépourvu de l'aide psychologique, affective et matérielle d'un réseau de parenté. On dira alors qu'on est pauvre, qu'on n'est pas sorteur, qu'on n'a pas assez d'argent pour inviter des parents, « qu'on n'a pas le temps de voir les gens, qu'on est trop occupé à garder les enfants ».

c) *Transition et modernité*

Nous avons identifié six familles qui, tout en relevant fondamentalement du modèle traditionnel, s'en écartent par certains aspects. Elles se caractérisent toutes par la proximité de la parenté dans le voisinage et par l'importance des rapports sociaux fondés sur le sang. Elles divergent globalement par l'importance relativement plus grande accordée aux amis, voire par un lien affectif plus intense avec ceux-ci qu'avec des parents. À une exception près, ces couples ont pour caractéristiques distinctives le travail salarié de la mère et la scolarisation plus élevée du père, correspondant au DEC.

Même lorsque les rapports d'amitié l'emportent en fréquence sur les rapports de parenté, c'est sur le mode traditionnel que ceux-là s'organisent : on préfère la rencontre de groupe à la rencontre individuelle et intime. Ainsi, les couples d'amis formés autour du mouvement scout et du curé se verront aussi fréquemment que des couples apparentés ; d'ailleurs, ces groupes ne comptent jamais que des amis, on y trouve aussi des couples apparentés. Lorsque les liens d'amitié supplantent les liens du sang, le rapport homme-femme dans le couple change et, devrait-on dire, s'équilibre. On dira ainsi qu'en cas de difficulté, on consulte son époux ou son épouse. Les hommes sont moins effacés dans l'univers domestique, ils ont aussi réussi à garder des amis, enfin ils semblent participer davantage à des activités sociales extra-familiales. Les individus ont tendance à s'autonomiser dans le couple, aussi leurs réseaux sont-ils partiellement autonomes l'un par rapport à l'autre. On les verra également pratiquer des sports individuels plutôt que collectifs.

La variante de transition est celle de la mobilité sociale ascendante. Ces couples sont natifs de la basse-ville, ils y vivent au milieu de la parenté et s'inscrivent dans l'énorme réseau d'entraide et d'échange que cela implique. Ils ont par contre une certaine distance face à la parenté. Celle-ci n'est plus leur seul substrat avec lequel construire la sociabilité. C'est dire également que la parenté n'est plus le principal réservoir de préceptes. Plutôt que de demander des conseils aux vieux, « qui se contredisent » sur l'éducation des enfants, on lira plutôt des livres ; plutôt que d'emprunter dans la parenté, on ira à la caisse populaire. Distance vis-à-vis de la parenté, distance également vis-à-vis du quartier, que l'on trouve « dur pour l'éducation des enfants ». On fait la sélection des amis des enfants « pour qu'ils ne fument pas à dix ans ». Ces parents veulent que la vie de leurs enfants (ils en ont entre deux et quatre) leur soit plus facile. Ils les « poussent » à l'école, les inscrivent aux loisirs, leur paient des cours d'anglais pour « donner une chance aux enfants, une avance ». D'un autre côté, on dénonce ceux qui ne pensent qu'à placer leur argent, qu'à exploiter les locataires, qu'à profiter des gens. Distance donc, à l'égard des milieux « populaires » mais également à l'égard des milieux « bourgeois » : c'est la corde raide de la mobilité sociale ascendante.

Nous avons encore rencontré quatre familles comptant un ou deux enfants, que nous qualifions de modernes. Ces familles se distinguent essentiellement des traditionnelles par deux critères fondamentaux : le recul de la parenté de même que de la division sexuelle des rôles. Étant toutes issues de l'extérieur de la ville de Québec, ces familles n'ont aucune parenté qui habite à proximité. Leur réseau de sociabilité ne peut donc plus reposer sur les liens du sang et de l'alliance, aussi les amis y supplantent-ils les parents. Ensuite, les activités des hommes et des femmes sont interchangeables : travail, études, activités ménagères, éducation des enfants, communication. Certes, de nombreuses traces du modèle traditionnel persistent. On ne manque pas de voir la parenté aux fêtes et durant les vacances mais, dans l'ensemble, on est davantage lié aux amis et l'on dira à propos des frères et des sœurs préférés qu'ils sont « comme des amis », et que l'on souhaite les rencontrer en petits plutôt qu'en gros groupes. Le linge d'enfants circule dans des réseaux mixtes de parents et d'amis. De même, au niveau du couple, la permutation des rôles n'est pas entière : les hommes continuent d'être le principal pourvoyeur et de réaliser la plus grande partie des radoubs, tandis que les femmes gardent l'initiative du travail domestique. Cependant, les femmes accèdent au travail salarié (trois femmes sur quatre travaillent à l'extérieur) tandis que les hommes, eux, accèdent à la communication. En effet, non seulement gardent-ils des amis mais peuvent-ils maintenir un réseau autonome. On trouve même une famille où l'épouse — ce serait inimaginable dans l'univers traditionnel — n'assume plus le rôle de communicatrice pour sa belle-famille. Elle s'occupe de sa parenté exclusivement et exige que son mari s'occupe de celle « de son côté ». Chacun assume donc son réseau de relation, et l'un comme l'autre doit gérer ses relations, qu'elles relèvent ou non de la parenté.

De nombreux autres traits permettent de distinguer la famille moderne de la famille traditionnelle. On y est plus instruit, l'univers des livres y est davantage présent, la langue se rapproche davantage de celle de la classe moyenne (le beurre d'arachides a remplacé le beurre de peanut); mais retenons comme dernier trait caractéristique : la montée de l'individu et du couple à l'intérieur de la famille. Le couple n'est désormais plus le rapprochement de deux moitiés complémentaires mais plutôt celui de deux individus autonomes et dont les fonctions, sauf évidemment celles de la reproduction, sont largement interchangeables. Dans cette mesure, la relation du couple est davantage fragile. Aussi s'en « préoccupe-t-on » et la distingue-t-on plus nettement de la relation parentale. Les enfants peuvent ne pas être baptisés (deux familles sur quatre) voire porter des patronymes différents, désignant ainsi la filiation par l'un ou l'autre parent plutôt que l'appartenance commune à une même unité familiale.

Isolées au départ parce qu'elles n'ont pas de parents dans le quartier, trois de ces familles font partie de coopératives d'habitation; dans deux autres, on milite dans l'un ou l'autre des organismes suivants : comptoir alimentaire, comité de citoyen, centre de planning familial, etc. On s'insère dans le quartier par le biais de ces groupes « populaires » où, à la lumière de nos entrevues, les familles traditionnelles semblent absentes, exception faite des coopératives d'habitation. Ces familles « modernes » visitent donc dans le voisinage des couples qui font également partie de ces associations, si bien qu'elles ont peu de contacts avec les familles traditionnelles. Dans la mesure où ces dernières ne voisinent que les parents autour, la fusion des familles traditionnelles et des familles modernes ne pourrait se réaliser que par le mariage de leurs enfants respectifs.

d) *Les familles monoparentales*

Toutes les familles monoparentales ont pour chef de famille une femme et toutes ces femmes, sauf deux, sont assistées sociales. Seulement deux des pères voient leur enfant sur une base régulière. Parmi ces mères monoparentales, huit sont célibataires, onze sont divorcées ou séparées et deux sont veuves. Deux mères célibataires continuent d'habiter la résidence parentale, formant ainsi des ménages à trois générations. Dans un cas, la mère y vit avec ses parents, frères et sœurs, selon le mode de vie typique des familles traditionnelles de la basse-ville. L'autre ménage, dirigé par une grand-mère divorcée, relève de l'univers de la monoparentalité. L'univers culturel des familles monoparentales de la basse-ville est globalement le même que celui des familles traditionnelles, c'est-à-dire qu'il se fonde sur l'importance des liens de parenté. Il s'en distingue par une situation économique nettement plus précaire et, évidemment, par l'absence des hommes.

1. *L'entourage de la parenté*

Treize familles vivent entourées de la parenté de la mère ; souvent d'ailleurs la grand-mère ou une sœur habitent le même immeuble. Toutes ces femmes entretiennent des rapports très étroits avec leur parenté, et avec leur mère tout spécialement. Par comparaison avec la femme mariée, la mère monoparentale est plus proche de sa mère (donc de la grand-mère maternelle de ses enfants) : téléphones et visites sont plus fréquents. Outre deux mères monoparentales qui habitent chez leurs parents, une autre y est demeurée sept ans ; telle dira qu'elle reçoit sa mère à coucher chez elle, ou encore telle autre, qu'elle est toujours chez sa mère. Bien qu'il puisse s'agir de la résidence des grands-parents, ce n'est toujours qu'une sous-question qui nous révèle la présence du grand-père.

Ces femmes disposent d'un réseau de base incluant la mère, une ou des sœurs, une ou des amies de femmes comprenant normalement une gardienne. Ces mères monoparentales ont eu plus souvent que celles des couples traditionnels à faire garder leur(s) enfant(s) ; il a donc fallu à l'occasion faire appel à des gardiennes qui n'étaient pas apparentées. Dans tous les cas où cela s'est présenté, les mères ont développé des relations très étroites avec leurs gardiennes. À l'exception de quelques amies de femmes, les relations sociales se restreignent plus fortement à la parenté et au quartier que dans les familles ordinaires. Certaines femmes ne sortent à peu près jamais du quartier. Elles vivent, pour la plupart, dans un monde de femmes et ne connaissent pas de couples qui soient amis. Deux femmes diffèrent à cet égard : étant veuves, elles ont gardé contact avec la famille du conjoint défunt, ce qui semble ne pas se faire après un divorce. En outre, elles habitent une coopérative, ce qui les rapproche des voisins. Comme dans les familles biparentales traditionnelles, la vie en coopérative d'habitation conduit à déborder des rapports sociaux fondés sur le sang et l'alliance. Ces femmes qui habitent en coopérative visitent et reçoivent les voisins. Une fait partie d'une association de veuves, une autre suit des cours de relations humaines au C.L.S.C. Les autres vous diront : « je salue les voisins mais pas plus, moi c'est la famille », ou encore : « je connais les voisins mais ce ne sont pas mes amis, toute la parenté est dans le coin ». Enfin, ici encore, le H.L.M. produit l'effet inverse de la coopérative d'habitation : on préfère garder l'anonymat et n'y pas avoir de relations de voisinage, sources de « troubles » et d'invasion de la vie privée, dit-on.

La faiblesse du revenu ne permet pas de participer à beaucoup de loisirs. Les seuls qui relèvent de l'économie de marché sont le bingo et les quilles. On vous dira le plus souvent qu'on occupe son temps en famille, qu'on va au parc ou à la piscine, qu'on regarde la télévision, qu'on se promène. Les enfants ont davantage de loisirs que leurs mères : karaté, hockey, ballet-jazz, patinage artistique.

Dans l'ensemble, ces familles sont pauvres. Elles ne sont pas misérables, dans la mesure où le réseau d'entraide parental joue un grand rôle.

2. *La parenté absente*

Quatre familles n'ont que des relations ténues avec leur parenté et deux autres n'en ont pas du tout. Aucun de leurs enfants n'a de contact avec son père. Dans les quatre premiers cas, le réseau est faible, tout juste le noyau de base : la mère, une sœur, une amie. Les visites ne sont pas nombreuses, les rencontres avec les voisins demeurent superficielles, on n'a pas de loisirs. Alors que, d'habitude, les femmes excellent à déchiffrer les liens de parenté, on a ici une personne qui n'arrive pas à trouver le nom de la marraine d'un enfant. Les journées sont longues, on s'ennuie, on se plaint de la solitude.

Les deux autres femmes monoparentales illustrent tristement le niveau zéro d'un réseau social : une mère orpheline élevée en institution, une autre prise « en élève » par une tante et qui a perdu tout contact avec sa famille naturelle et avec sa famille adoptive. Ici, c'est le désarroi : ni parents, ni amie, ni conjoint. Aucun contact avec les voisins non plus. Donc pas de lettres, pas de téléphones, pas de visites. C'est ici, et ici seulement, que sont soulevées des questions sur la « condition féminine ». Jamais il n'a été non plus question « de femmes dominées, exploitées », etc. Bref, aucune allusion aux thèses féministes concernant le pouvoir des hommes et la domination mâle. La question féminine apparaît avec l'éclatement de l'univers traditionnel des femmes. Dans cet univers, ce qui engendrait le sens, c'était la famille nombreuse, l'insertion dans la parenté, la communication et l'échange, la complémentarité avec le domaine des hommes. Aux femmes, la culture, aux hommes, le salariat ; aux femmes, l'intérieur, aux hommes, l'extérieur ; aux femmes, le domaine de la douceur et de la vie, aux hommes, celui de la violence et de la mort ; aux femmes, les relations de sang, aux hommes, les relations sociales formelles.

Les cours de « découverte de soi » ne peuvent compenser la rupture avec la communauté de sang où se projette l'identité. Si les familles monoparentales entourées de leur parenté sont pauvres, elles ne sont ni isolées ni misérables. Ici, on se « résigne à la solitude », on demande à un travailleur social d'être parrain de son enfant. C'est la fin de la famille, le début de l'État !

3. *Trois modèles de familles monoparentales*

On peut dégager trois profils de familles monoparentales. On pourrait qualifier la première de « matricentrique à mari exclu », la seconde « d'amputée » et la troisième de « couple à toit séparé ».

Bien que l'on ait tendance à qualifier de « nouveau » le phénomène de la monoparentalité, il peut s'agir bien moins d'une nouveauté ou d'une rupture que de l'aboutissement logique de l'évolution d'une des formes de la famille

matricentrique : celle à *mari exclu*.² Ces familles monoparentales correspondent parfaitement au modèle de familles traditionnelles où le mari est absent. Maintenant que la fiction légale du mariage ne s'impose plus avec autant de force et que la sécurité sociale peut remplacer un salaire, ces familles, qui s'organisaient entièrement autour du rôle de la mère et qui ne dépendaient que d'un pourvoyeur, peuvent désormais se passer du père. En ce sens, cette forme de famille monoparentale représente l'aboutissement du pouvoir domestique des femmes, et en corollaire, l'exclusion totale des hommes, qui ne sont requis que pour des services sexuels. Au lieu de se vider de l'intérieur, le rôle de la ménagère se densifie en polarisant vers la famille et les relations de sang toute la vie sociale.

Ainsi cette mère, qui vit seule avec ses trois enfants au début de l'adolescence. Elle est bénéficiaire de l'assistance sociale et complète son revenu en gardant des bébés, ce qu'elle aime beaucoup faire. Elle a un ami, il est marié et c'est, dit-elle, ce qu'elle préfère, car elle ne se sent pas « engagée » et se sent plus libre. Native du quartier, elle a pour proches voisins des frères, des sœurs, sa mère qui vient coucher chez elle ; sa maison est donc devenue « la maison familiale » : le rendez-vous de la parenté et des amis des enfants. La maison est toujours pleine et le téléphone sonne souvent. Parmi tous les voisins qu'elle connaît de tout temps, elle n'a retenu que deux amies d'enfance. Les échanges comptent pour beaucoup : vêtements, réparations. Si elle ne parle pas beaucoup avec les voisines, elle fait exception toutefois avec les parents des enfants qu'elle garde. Elle traite ces parents comme s'ils étaient liés par le sang, elle discute beaucoup d'éducation avec eux et ceux-ci n'apparaissent jamais comme des clients. Elle ne s'entendait pas avec son mari, qui aimait sortir, rencontrer du monde. Ce qu'elle aime, c'est recevoir. Il n'est pas question d'aller au restaurant à Noël, il faut que Noël se fête en famille. Elle parle beaucoup des enfants qui grandissent trop vite, et se définit par rapport à eux. Elle est au cœur du réseau d'amis des enfants, les petits copains viennent se confier à elle. Bref, la vie de cette mère-ménagère est pleine de sens. À une seule reprise indique-t-on la difficulté d'élever seule les enfants, et ce sera pour souligner l'absence de la fonction d'autorité.

Six familles relèvent globalement de ce modèle « matriarcal ». Trois de ces femmes monoparentales ont un « ami ». Les liens avec ce compagnon n'englobent jamais, semble-t-il, sa famille. On n'entretient aucun contact avec la famille du côté masculin et on n'a pas non plus d'amis de couples. N'étant pas marié, l'ami n'entre donc pas dans le réseau de parenté. Ces familles vivent de l'assistance sociale. Il n'y a pour autant ni solitude ni sentiment de pauvreté.

2. N. GAGNON, *La famille ouvrière urbaine*, Québec, Université Laval, Département de sociologie, 1964, (dactylographié). L'autre variante du modèle de Gagnon est la famille à mari domestiqué.

Les familles *amputées* se caractérisent par un manque. Elles apparaissent moins comme l'aboutissement du matriarcat domestique que par l'absence d'un père et d'un compagnon. Trois cas correspondent à ce modèle. Les femmes n'y ont pas un ami. On a l'impression de toujours voir le même monde, on reçoit peu, on ne fête pas les anniversaires, on « se cache au Jour de l'An, on n'aime pas ça », un travailleur social y intervient ; bref, la vie se déroule sur un fond d'ennui et de difficulté.

Dans les formes précédentes, la monoparentalité contribuait au rapprochement par rapport à la parenté, alors que dans les familles *à toit séparé* elle contribue plutôt à l'éloignement. Il s'agit ici de couples à deux ménages. Trois relèvent du modèle traditionnel et le quatrième représente une forme en transition. Ayant un ami avec lequel elles n'habitent pas, aucune des femmes des trois premiers couples ne l'a introduit dans sa parenté. En corollaire, s'il est vrai, dans le modèle traditionnel, qu'en se mariant un homme doit abandonner « sa gang de chums » pour entrer dans le réseau du sang, inversement voit-on seulement dans ces couples non mariés et ne partageant pas un même logement les hommes garder leurs « chums ». Au lieu que ce soit les hommes qui entrent dans le réseau des beaux-frères, ce sont les femmes qui sont introduites dans le réseau d'amitié et éventuellement dans le réseau de parenté des hommes.

Le quatrième couple se distingue par l'importance que l'un et l'autre accordent à leur relation mutuelle, par la polarisation moindre de la mère sur son enfant (d'ailleurs le seul à garder un contact étroit avec son père) et enfin par la présence d'un couple d'amis qu'ils voient régulièrement et auxquels ils sont plus attachés qu'à des parents. Bien que les liens avec la parenté soient très étroits, on dira éviter les commérages dans la famille.

*

*

*

La sociabilité familiale va-t-elle survivre en basse-ville ? Parce qu'il repose sur l'insertion de la famille dans un réseau de parents qui habitent à proximité, ce système social requiert la stabilité du quartier ; c'est dire que la spéculation urbaine ne peut qu'entraîner sa désintégration. À la démolition massive de Saint-Roch s'ajoute le phénomène de retour en ville des classes moyennes. Certes, cela se concentre principalement en haute-ville et dans le quartier Saint-Jean-Baptiste ; néanmoins, on observe un débordement vers la basse-ville, non seulement du côté de la Place Royale et du Vieux-Port, mais également le long des plus belles rues du quartier. La basse-ville est en sursis.

Les divorces aussi déstabilisent le système. Mais les six familles reconstituées que nous avons rencontrées ne se distinguent pas des autres, dans la mesure où le couple est marié ou qu'un enfant est issu de leur union.

À l'instabilité conjugale comme à la spéculation urbaine, il peut toujours y avoir des rajustements. Y en a-t-il à la chute de la natalité? Le système persiste essentiellement grâce à la fécondité des grands-mères. La prochaine génération n'aura qu'un frère ou une sœur; peut-être s'accordera-t-elle un sursis en transformant des cousins et cousines en frères et sœurs, mais, à long terme, c'est condamné.

Denys DELÂGE

*Département de sociologie,
Université Laval.*